
Jean Viviès, *Revenir/Devenir, Gulliver ou l'autre voyage*

Claude Fierobe

RÉFÉRENCE

Jean Viviès, *Revenir/Devenir, Gulliver ou l'autre voyage*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2016, 142 p., ISBN 978 2 7288 0555 6

- 1 D'entrée de jeu, une question : « Comment écrire sur les *Voyages de Gulliver* après tant d'éminents annotateurs, commentateurs et critiques, après tant d'exégètes perspicaces, anciens et récents ? » Pour Jean Viviès la réponse est simple ; il reste un angle mort de la réflexion critique : « les retours du voyageur, son *retour comme problème*. » Six chapitres pour éclairer cette zone obscure.
- 2 La mise en regard de *Robinson* et de *Gulliver* permet de saisir ce dernier comme « une mise en scène » de cheminements textuels multiples qui consomme la déroute de toute tentative d'emprisonnement dans un genre. L'espace blanc des cartes permet le déploiement de l'imaginaire qui, dans le 4^e voyage, creuse un écart maximal avec le réel.
- 3 D'où les détours – pour brouiller les repères – et les retours de plus en plus difficiles : Gulliver s'est aliéné, par rapport à son propre pays et par rapport à lui-même ; le moi ne s'est pas construit mais fragmenté : Swift n'a pas écrit un récit de formation, mais un « récit de déformation » où, en fin de compte, le retour vers soi est devenu impossible. C'est l'idée-force de la rigoureuse argumentation de Jean Viviès : les pérégrinations du héros s'achèvent en effet par « un voyage au bout de l'inouï. » Don Pedro de Mendez est le premier lecteur du dernier récit, celui d'un séjour dans un pays où règne une seule vérité, et où le seul sujet de débat est de « savoir si les Yahoos devaient être exterminés de la surface de la terre. » S'abstenant volontairement de toute lecture « irlandaise », Jean Viviès rejoint Orwell pour montrer comment se trouve anticipé ici le cauchemar nazi. Puis il évoque le peu de cohérence du personnage de Gulliver, personnage sans identité,

aux qualités changeantes : c'est une simple voix qui relègue aux oubliettes le postulat réaliste de l'incipit, et ouvre peu à peu le chemin de la déraison.

- 4 Jean Viviès nous conduit ainsi vers un « cinquième voyage », voyage de retour ambivalent – quiétude et inquiétude mêlées – en se demandant si Gulliver, comme l'Ulysse de Giono, n'a pas tout inventé ; si Swift n'avait pas entraîné son lecteur « dans un vertige fictionnel borgésien. » Alors *Gulliver* devient « une histoire philosophique » qui rejette stase et sécurité et postule l'existence d'un lecteur en état d'alerte permanent. Remarque : N'est-ce pas, déjà, le « Qui vive ? » du vieux Daniello (*Le Rivage des Syrtes*) ? Au-delà du Grand Tour, Gulliver s'est aventuré dans le pays du chamboulement des catégories (naturelles et littéraires) et, en corollaire, dans celui d'un texte déstabilisé à mesure qu'il s'édifie ; une fable pleine d'énigmes, ne dictant pas de loi, n'affirmant rien, en perpétuelle révolte, et d'abord contre elle-même.
- 5 L'ouvrage savant et alerte de Jean Viviès (avec bibliographie, filmographie et index) fait honneur à son sujet. Avec lui, avec « le cinquième voyage », la critique swiftienne aborde un nouveau rivage. Sommes-nous au bout de nos surprises ?